

L'actuel

A partir du texte de Jacques Hassoun, « Tensions-abstentions »

Au moment de passer à d'autres textes de Jacques Hassoun (« De la désertion » et « Au commencement était la déchirure ») et à la suite de la séance que notre groupe a consacré à son texte « Tensions-abstentions », j'éprouve la nécessité de faire un saut à l'écrit, c'est-à-dire d'en écrire quelque chose qui fasse trace de ce qui a pu s'en dire et en lire, non dans la prétention de faire synthèse des propos entrecroisés que nous avons tenus mais plus singulièrement d'en « revenir » pour mon compte en formulant quelques remarques fragmentaires rendues possibles par notre rencontre qui a fécondé et renouvelé ma lecture de ce texte de J.Hassoun, et en retenant, des multiples pistes qu'il ouvre, celles qui me semblent le plus nourrir le questionnement que notre groupe de travail tente de soutenir.

L'actuel. C'est un des termes qu'il emploie le plus dans ce texte et qui fait directement signe vers la question de « l'aujourd'hui » de notre pratique. Pas facile à appréhender car il concentre ou condense à mon sens la forte exigence que Jacques ne cesse de soutenir, et qu'il est peu dissociable d'autres signifiants-clés originaux de ce texte, en particulier *tension, événementiel, inaugural, transmission* ... sans parler d'autres qu'on retrouvera dans d'autres textes, comme *exil, désertion, etc...*

L'actuel, ce n'est évidemment pas simplement « l'actualité », surtout au sens journalistique c'est-à-dire « spectaculaire », même si ce qui a lieu aujourd'hui dans l'histoire en est partie prenante et doit être pris en compte pour que transmission il y ait : « *Transmettre suppose donc la prise en compte de l'actuel, c'est-à-dire de ce qui, répercuté, entre en résonance sur un mode manifeste ou latent, avec l'actualité immédiate* » (p71). Ce qui peut faire écho à la formule de Lacan que la psychanalyse doit résonner avec ou dans le « contemporain » (je ne me souviens plus de la formule exacte, Lacan ne dit pas « résonner » mais il me semble que ça y ressemble). Ce qui est clair en tout cas, c'est que ce n'est pas « l'actualité immédiate » *en elle-même* qui constitue l'actuel, c'est ce qui **entre en résonance avec** l'actualité, avec ce qui se passe aujourd'hui, de l'ordre de l'événementiel ou de « l'époque ». Ce qui se passe (aujourd'hui) mais aussi comme on le verra, ce qui ne se passe pas (ou ne passe pas) dans l'actualité du monde, à savoir « *quand l'événementiel est marquée de silence, de non symbolisé* » (p 172). Ce qui passe ou passe pas de « **ceux-là, de ce que l'analysant a hérité** » (p 18) de ce qui informe son contexte familial mais aussi plus largement historico-social, « culturel » et a fortiori politique, pour autant qu'il retentit sur l'être-au-monde de « **celui-ci** », c'est-à-dire l'individu - alors plus assujéti que sujet quand dans l'actualité « ça passe pas », qu'il n'y justement pas d'actuel. L'actuel en effet est non pas simplement le présent, mais ce qui résonne au présent de ce qui vient de l'héritage et qui trouve au présent à **s'actualiser**, à ce qu'il en soit pris ou fait acte, de telle sorte qu'il y ait transmission, c'est-à-dire *reprise et déplacement* (termes inséparables) dans les conditions du présent de ce dont on a hérité, conditions qu'on peut *alors seulement* dire « actuelles », et dont il y aura de ce fait « effet-sujet ». C'est dire que la nécessaire « *prise en compte de l'actuel* » (p 169) écarte une double impasse :

. celle d'un imaginaire nostalgique de l'ancestral voire de l'originel dont restaurer la sacralité, de ce qui aurait été « de toujours » et devrait perdurer en l'état - qui fait les sujets « *assujettis à ce qu'il est convenu d'appeler leurs racines... avec un imaginaire qui tenterait de ressusciter sur un mode funeste les vieux emblèmes, les croyances les illusions, bref les ancêtres dans leur férocité* » (p 172).

. celle à l'inverse de l'imaginaire fanatique d'un à-venir utopique dont précipiter l'avènement, et qui de fait, à promouvoir le pur devenir, fait du surplace, la dite actualité (dite par exemple de nos jours

« modernité » voire « post-modernité ») ne cessant d'effacer et recouvrir l'actuel et « *fabriquer des masques blancs sur des peaux noires* » (formule reprise de Frantz Fanon)..

. Les deux pouvant d'ailleurs faire cercle.

Au risque de trahir en traduisant en mon style, je dirai que l'actuel est ce qui *a lieu*, mais en son *double sens* : 1. L'actuel *a son lieu, son site*, dans *l'espace* du présent, *l'ici-maintenant* (de l'époque, de l'événement, ou de la séance), mais 2. l'actuel est ce qui y arrive, y advient, s'y produit véritablement comme événement, c'est-à-dire comme *mouvement*, à la fois déplacement et transformation (*Entstellung* freudien) ; on pourrait dire alors peut-être que l'actuel est une *actualité qui s'offre à l'acte*, un présent « activé » par le temps, « *temps où cela fait trace* » (p169). C'est-à-dire non pas où l'on trouve ou retrouve des traces déjà là, mais où on les *fait*, les « invente ». L'actuel se joue donc *entre* la *surface* du présent (de ce qui s'offre « actuellement » comme espace) et le *temps* qui s'y écrit - ou pas – et d'où se subjectivise, se produit un effet-sujet : « **L'actuel consisterait donc dans les effets mêmes de subjectivation que l'espace transférentiel offre** » (p171). Faute de quoi, l'humain n'est que « machiné » : « *Une axiomatique qui ne prendrait pas en compte l'actuel (jusques et y compris celui qui intervient dans la cure) représenterait une machinerie propre à susciter une aliénation sinon une interdiction à penser l'événement* » (p169).

J'ai tenté de le dire jusqu'ici de manière abstraite, disons philosophique, pour essayer de pointer la force et l'originalité de ce terme *d'actuel* tel qu'il l'utilise, de le « conceptualiser ». Mais justement Jacques Hassoun quant à lui le dit toujours *en situation*, non pas comme un « concept » prétendant à la nudité du sens, mais comme ce qui opère effectivement dans différents contextes et sous différents « habits ». C'est ce style (qui je crois est partout le sien, d'oser s'impliquer toujours comme sujet singulier dans ses théorisations) qui en fait toute la *vertu analytique* et peut-être aussi plus généralement humaine, mais aussi sans doute la difficulté si on veut le « comprendre », au sens d'en avoir une « idée claire et distincte » façon Descartes !

En l'occurrence, et pour en rester à ce texte, il me semble que ce que j'appellerai ce « mouvement d'actuélisation » se joue dans trois situations, ou dimensions, qui certes en viennent à s'entrecroiser mais qu'on peut distinguer provisoirement pour y voir quand même un peu plus clair (comme pour le nœud borroméen : il y a I, R et S même s'ils ne sont tels qu'à être noués), et quitte à faire un peu violence au tissu vivant de ce texte, qu'il me pardonne ! Il y a d'abord à distinguer ce qui peut avoir lieu dans le « cadre » de la psychanalyse, et ce qui peut avoir lieu « dans la vie » c'est-à-dire dans l'histoire telle qu'elle s'effectue « spontanément » (sans psychanalyse) pour chacun (pris individuellement et/ou collectivement). On reviendra plus loin sur cette dernière situation plus « politique » qui affleure dans certains passages de ce texte et prend une plus grande place dans d'autres, et n'oubliant pas que pour Jacques, c'est leur nouage (qui implique tension) qui est le plus important. Mais il est clair que dans ce texte, c'est d'abord et surtout à la *situation analytique* qu'il pense, « *la psychanalyse en acte, l'acte psychanalytique* » (p173). Or, il y a aussi ici à dissocier, même si c'est un peu arbitrairement, deux points de vue, que pour simplifier on peut dire LA psychanalyse et UNE psychanalyse, ou la « théorie » et la pratique, ou la transmission (le transfert) de la psychanalyse (d'analyste ou analyse à analyste ou analyse) et la transmission *dans* l'analyse (dans la séance).

1. La question de la transmission de « LA » psychanalyse est abordée à divers passages des Flash 1,2 et 4 : « *Evoquer les pratiques **actuelles de la psychanalyse** revient à poser la question d'une **théorie transmise** et de sa mise au travail, dans l'épreuve du transfert et de ce qui s'y interprète* » (p 168). Pour que cette transmission soit *actuelle*, c'est-à-dire pour que « *l'analyste qui s'essaie de rendre*

compte de sa pratique ne soit pas atteint de psittacisme » (id), il faut, me semble-t-il pour Jacques (et j'y souscris totalement), deux modalités associées.

La première est que chaque analyste *l'actualise* selon son histoire et dans son style, ce qui revient à dire je crois qu'il n'y a pas « **la** théorie (analytique) » mais **des** théorisations de sa pratique par chacun, qui sont autant de temps d'actualisations à partir de *ceux-là* dont il a hérité : « *Nous sommes les héritiers d'une lignée d'analystes et nous ne cessons de recevoir de nos pairs des fragments d'élaboration qui entrent en composition avec notre propre manière d'entendre la théorie analytique* » (id). Et cette « *propre manière* » n'est pas essentiellement sa conception intellectuelle particulière, son idiosyncrasie, c'est ce qui l'a engagé de son existence (ou *ex-sistance* qui confine à quelque chose de « l'exil ») dans l'analyse et qu'il a pu rencontrer (ou pas) à l'occasion de sa cure, comme l'exemple du *shtreimel* qu'il prend au début de Freud, ou le *shtreimel* de son propre père qui « *est représenté par sa souffrance de n'avoir pas pu avoir son Certificat d'étude et que l'authentique culture arabe qui était la sienne était déclarée nulle et non avenue* » (P 168). Ça me parle : le *shtreimel* de mon père est de n'avoir pas pu passer le bac, ses parents paysans très pauvres n'ayant pu payer difficilement des études qu'à son frère aîné... Ainsi, dire que « *chaque analyste est pourvu d'un père dont le shtreimel a été jeté dans la boue* » (p 167), ce n'est pas s'affilier à Freud sur un mode mimétique, c'est dire que c'est depuis ce qu'il appelle dans un autre texte la (ou les) « *déchirure(s)* », plus ou moins dramatique (s), que l'analyste actualise *singulièrement* les fragments de théories qu'il aura reçus et qu'il « ré-invente » en son style. Ce qui rend dérisoire tout « isme » associé à un Nom aussi prestigieux soit-il.

La deuxième modalité est que le temps passant, ce qui s'est élaboré à une époque autour de ses enjeux, tout en gardant sa portée théorisante relative, ne peut telle quelle répondre à ce qui fait « l'ordre du jour ». Ainsi ce que Freud a pu écrire dans « Deuil et mélancolie », tout en gardant une pertinence au-delà même des circonstances de son écriture, ne peut pas être lu de la même manière après celle de « L'au-delà du principe de plaisir » qui lui est postérieure (p 168), etc... : « *Question de disjonction avec le milieu immédiat. Se situer **tangenciellement** non pas dans la rupture mais dans un pas de côté autorise la formulation de schèmes opératoires dans le champ de notre pratique au quotidien* » (p 169). L'image géométrique de la « tangente » est judicieuse, façon de dire qu'on touche au « cercle », ne rompt pas avec le « corpus », mais sans s'y enclorre à en répéter les énoncés sans énonciation et qui positionne bien la disposition d'un analyste théorisant pour autant qu'il ne fétichise pas La Théorie tournant en Doctrine – hétérogénéité... C'est d'ailleurs cette même métaphore de la tangente qu'a employée récemment une analysante en fin de cure pour soutenir l'acte par lequel elle *s'affranchit sans rupture* d'un passé qui ne passait pas.

Plus largement, ce qui est en jeu c'est l'articulation de « *la question de style* » et de « *la question d'universalité des concepts* » (p 169). Car cette « tangencialisation » de l'élaboration théorisante de l'analyste ne signifie pas une dissémination, une « déconstruction » infinie qui aboutirait à un paradoxal relativisme absolu : « *Il est un ensemble théorique dont les signifiants ont subi en un siècle des déplacements, mais dont la cohérence interne, quels que soient les apports hétérogènes qui le supportent, reste à prendre en compte* » (p 171). D'où ces considérations (surtout dans le flash 2, p 170-171) qui ont pu me sembler-il intriguer quelques-un.e.s d'entre nous, sur le statut ambigu de « la » psychanalyse entre invention européenne d'une certaine époque donc située dans la particularité géographique et historique de l'espace-temps, et tout de même une certaine universalité de cette invention qui tend vers (« unis vers... ») une conceptualisation par ex de « l'oedipe » (ce que j'appellerais des « invariants » en creux des variétés) : « *Que Freud ait mis en évidence les lois de l'inconscient dans leur universalité ne saurait être entièrement clivé de l'espace*

même où celles-ci ont été énoncées... Si le mythe oedipien est universel, il reste qu'à le dire et à le mettre à l'épreuve de la parole singulière, cette universalité-là est inséparable de la théorie freudienne telle que Freud à Vienne, Lacan à Paris ont pu l'élaborer... la langue de l'élaboration et le langage qui la supporte ne sont pas indifférents à ce qui se déroule dans la cure elle-même » (p170). Il s'agit de tenir *en tension*, de *disjoindre* mais sans faire rupture (*tangente*), cette double polarité entre ce qui *situe* la psychanalyse en des *lieux d'énonciation* particuliers (lieux géographiques et historiques dans leurs données langagiers-culturels) et des plans de consistance de ses énoncés *en puissance* d'universalisation : les psychanalystes sont « unis vers.. elle », la théorie qui serait « une » sauf qu'elle n'existe pas, pas de Un-tout, de « dénominateur commun » (p 171) (sinon à s'en remettre à « l'Autre non barré (dieu ou dictateur ou penseur génial », p 169), ce qui n'empêche pas que « y'a d'l'un » mais seulement comme ce qui associe les psychanalystes comme unis vers... l'Un qui n'existe pas, et institue un « nous » qui n'est que mouvement. Reste l'opération continue de traduction, de *passage* d'une langue à l'autre : « Il s'agira pour nous de tenter d'entendre comment ici-maintenant s'effectue le **passage d'une langue à l'autre, comment cela fait événement dans le transfert** et quels sont enfin les enjeux de l'articulation signifiante de cette séquence à l'intérieur même d'une histoire singulière... » (ce qui résonne avec ce que dit W.Benjamin à propos de la traduction). Il y a donc dans le « champ » de la psychanalyse une *tension* irréductible entre ces deux « pôles » :

. D'une part ceci que à son départ « le lieu d'énonciation soit européen ou plus précisément *mittel-européen*... » (p 170) ce qui s'illustre par exemple : « Marquée par la langue même du Witz et des personnages qui peuplent la *Traumdeutung*, la psychanalyse n'évoque le héros d'Hannibal et la ville de Carthage que depuis le rêve d'un enfant dont le père a vu voler son *shtreimal* dans la boue morave de par la grâce d'un officier (que l'on ne disait pas encore) aryen ». Mais ce n'est pas pour autant une raison (« raison depuis Freud », dit Lacan) pour rabattre la portée de cette théorisation sur la singularité de son lieu d'énonciation et la particularité de sa langue-culture. Elle-même, cette « culture » freudienne, est « *hétérogène (hellénique, germanique, juive, chacune de ses dimensions étant elle-même empreinte de toutes les autres* » (p 170), et ce qu'il s'agit, « ce n'est sûrement pas de faire une analyse adaptée à telle ou telle minorité (ce qui aurait pour effet de pervertir l'analyse elle-même). Il n'est pas plus d'analyse juive qu'islamique berrichonne, provençale ou même allemande » (p 171). Il s'agit seulement « d'entendre dans le transfert... sous le double versant de la subjectivité, de la singularité du sujet, mais aussi de la trace que cette culture-là a laissé très précisément dans la langue » (id).

. D'autre part donc, pour éviter ce rabattement « folklorique » qui peut mener au pire, cette insistance de la psychanalyse à se transmettre implique cette « fiction » d'invariants théoriques à transmettre, car l'*actualisation* de « la » psychanalyse, si elle consiste certes dans le *passage* d'une langue vers l'autre, suppose une instance tierce, une « théorie » inachevable mais en instance et en puissance d'être transférée, qui n'a pas le statut d'une « réalité » référentielle (elle existerait quelque part « en vrai », par exemple dans la « tête » de tel « penseur génial ») mais d'une quasi-réalité *textuelle*, de fait partielle et partielle (hétérogène) mais de droit susceptible non d'*unifier* (totaliser) mais d'être assez *fiable* pour *s'unir* en son nom, quitte à chaque fois prendre acte de son inachevé, de ses limites voire de son échec, d'où d'ailleurs en relancer l'*actualisation*. On peut se donner une idée de cette fonction dynamique (permettant le mouvement, l'*Entstellung*) d'une fiction théorique dans le cadre de ce qui peut se passer hors du champ de la psychanalyse proprement dite, c'est-à-dire « dans la vie », dans l'histoire des individus et/ou des peuples et en l'occurrence dans le champ politique, en anticipant sur mon point 3 annoncé et que je ne traiterai pas pour lui-même. Jacques Hassoun y fait

allusion au passage (p 172-173), et il le développe abondamment dans d'autres textes (en particulier dans « l'effet-sujet de l'œuvre Marx »). Il s'agit de ce « *passage par le **pertuis théorique de Marx et par les espérances qu'il a suscité*** » qu'il a connu avec beaucoup de contemporains de sa génération, juifs en l'occurrence. Mais pas que, puisque, sous d'autres modalités, je l'ai aussi connu. Le pertuis est un trou, une petite ouverture. Paradoxe apparent de faire d'une théorie (cohérente rappelle-t-il) un petit trou : c'est bien souligner la fonction d'ouverture de la supposition théorique (ici politique) par le biais de laquelle peut s'opérer l'affranchissement d'une langue censée d'origine dans laquelle on risquerait de s'enraciner, et qui sert en quelque sorte de « vecteur » pour se porter vers une autre langue, pour *faire le pas* d'une actualisation, comme le pas (qu'il évoque p 170-171) que fait le jeune d'origine magrébine demandant une analyse par où il « *rejoint cette culture qui est désormais celle de ce continent* ».

Pour en revenir à la séquence marxiste qu'a pu connaître une génération : « *Insistons : ce passage, cette rupture dans l'illusion religieuse, dans le communautaire, dans la moiteur familiale, ne fut pas la manifestation d'une continuité mais bel et bien d'une discontinuité radicale dont l'œuvre de Marx fut **la clé et le levier**. Que l'on puisse considérer qu'elle ait été portée par une autre illusion ne change rien à l'**inaugural** que cette séparation portait en elle* » (p 173). Je ne discute pas ici du difficile problème du hiatus (ou non rapport) du champ politique (collectif) et du champ psychanalytique (au un par un) et de leur complexe immixtion ou nouage éventuels (problème qui est par ailleurs, je pense, au centre de la pensée de Jacques), je ne fais que pointer par analogie la fonction décisive d'une *idéauté théorique* comme *clé qui ouvre*, même si elle s'avère (ultérieurement à l'acte qui aura affranchi un temps et qu'elle aura vectorisé) suffisamment obsolète ou inactuelle pour qu'on en reprenne, déplace et transforme la puissance d'ouverture, de pertuis. Après tout, que la théorie de Marx se soit fourvoyée *de fait* dans un certain marxisme jusqu'à se perdre dans « *l'avatar stalinien* », ne peut-on en dire autant (certes avec d'autres conséquences) de la théorie de Freud s'effondrant dans « *l'American way of life* » via en particulier son neveu à l'origine de la publicité et du « marketing » ? Ou aussi bien d'un devenir possible du « lacanisme » doctrinaire (via en particulier, cette fois, de son gendre ?)

2. Cette exigence pour la psychanalyse de se faire *actuelle* (au sens de JH) que je viens d'essayer de cerner au niveau du « mouvement analytique » et de la pratique de sa *transmission* entre analystes, s'applique évidemment et surtout à la psychanalyse « en intension », c'est-à-dire dans la séance d'analyse au jour le jour où ça passe par le *transfert* analyste/analysant s'effectuant au un par un. C'est le lieu décisif que Jacques Hassoun vise et les références directes à ce qui se passe en séance parsèment le texte. Que signifie ici « *prendre en compte* » l'actuel ? Ce qui a déjà été dit en donne déjà une idée, puisque la séparation des dimensions (extension/intension) que j'ai opérée est artificielle et que leur *discontinuité locale* (ce qui se passe entre analystes dans l'histoire du mouvement analytique, sa diachronie, par exemple dans et entre associations et au regard de la Cité est d'un autre ordre que ce qui se passe chaque jour pour chacun dans la cure), mais elles sont en même temps « globalement » en *continuité* moebienne (au prix d'une « torsion »); et c'est particulièrement vrai dans l'élaboration de Jacques qui insiste sur ce qui se répercute entre ce qu'il appelle « *ceux-là* » et « *celui-ci* », entre l'histoire de ceux-là dont celui-ci « a hérité » (famille, peuple, époque...) et l'enjeu pour celui-ci de le « subjectiver dans l'actuel, ici l'actuel du transfert « *ici-maintenant* » de la séance : « *La question dans le transfert est de **disjoindre** l'histoire de **ceux-là**, de ce que l'analysant a hérité, afin que **celui-ci** arrive à entendre sa vérité subjective à l'**entrecroisement** du symptôme et de cet ensemble d'événements dont il est héritier. Ensemble qu'il s'agit de*

décomposer en une **série de « cela »** qui le concerne directement » (p 168). « Disjoindre » n'est pas faire rupture mais prendre en compte ces données de l'histoire « collective » (collectif à entendre en ses différentes extensions), les accueillir dans leur particularité (la/les langues particulièrement) pour les transformer ici-maintenant dans le transfert analyste/analysant, les faire résonner selon la singularité du sujet (sa langue ?), l'actualisation consistant ici à « acter » au présent ce qui, de ce legs, concerne singulièrement aujourd'hui le sujet ; ce qui revient à ce qu'il « subjective » ce qui vient de ceux-là dont le réel est a priori « extérieur » voire opaque en « une série de cela » qui « l'intériorisent » en vérités singulières. « Disjoindre » donc, car l'héritage pèse lourd de ne se tenir qu'en instance et que sa « réalisation » subjective implique de s'y disposer dans l'effectivité du présent. Mais ce n'est pas simplement s'en couper, c'est en prendre acte selon sa disposition actuelle, en disposer, le « tangenter » ; où l'on retrouve la citation déjà faite : « Question de disjonction avec le milieu immédiat. Se situer tangentiellement non dans la rupture mais dans un pas de côté autorise la formulation de schèmes opératoires dans le champ de notre pratique au quotidien » (p169).

Ce n'est donc pas faire rupture mais pas plus les confondre, les collapser : où l'on retrouve, et c'est essentiel, qu'il y ait tension (« cela fait tension », p 170) entre les deux « pôles », celui du « milieu immédiat », ici du réel socio-historique où vit le sujet y compris son passé qui passe ou ne passe pas, et ce qui peut, selon ses signifiants, s'en actualiser transférentiellement ici-maintenant dans la cure : « L'actuel consisterait donc dans les effets même de subjectivation que l'espace transférentiel offre » (p 171). Espace transférentiel qui n'est pas abstrait, lui-même situé dans l'actualité d'un espace-temps localisé puisque « ... le dire à cet endroit-là et à cet analyste-là, dans tel temps du déroulement diachronique de la cure, n'est pas indifférent. L'ensemble de ces considérations relève donc d'un actuel dont on ne peut ni ne doit faire l'économie » (p171). Question d'éthique : il ne s'agit pas dans la cure d'établir un consensus, une « abstention » qui simplement modérerait voire « adapterait » (à quelque « way of life » que ce soit faisant norme), il s'agit non de s'ab-s-tenir (de tenir à distance les tensions, s'en éloigner, les neutraliser), mais, de ces tensions, s'en tenir, se tenir en tension (autre nom du désir ?) : « A l'heure où le **consensus** nous est prêché, où l'on nous raconte que les tensions sociales sont enterrées... où l'**abstention** nous expose au retour des dieux obscurs et du racisme... où nous risquons de rentrer dans le temps de l'exclusion et de l'**inaltérabilité**, n'avons-nous pas à être attentifs à ce qui fait tension dans la cure ? N'est-ce pas de cette tension que nous avons à traiter en évoquant l'événement, l'histoire, l'acte et l'actuel dans le discours analytique ? » (p168).

L'actualisation à l'œuvre dans la cure qui traite ces tensions, comme on l'a déjà dit à propos de la transmission de la psychanalyse d'une analyse à l'autre, consiste non à les effacer mais à y reconnaître ce qui affecte, touche le sujet à ses points d'existence, d'où il pourra leur ex-sister : « L'actuel relèverait ici de la reconnaissance des mécanismes de l'après-coup [allusion au temps logique de « reprise et déplacement-transformation »] que nous sommes convoqués à reconnaître ici-et-maintenant, à l'instant même où nous en mesurons les effets dans l'actualité d'une séance... ou d'un événement. Temps où cela fait trace » (p 169). C'est d'autant plus exigible quand dans ce qui vient de « ceux-là » - qu'il s'agisse d'un passé occulté ou d'un présent opaque (les deux n'étant souvent pas sans rapport) - produit des effets de réel, c'ad « constitue un événement en trauma ... et qu'à l'événement premier répond un silence (soit celui du déni soit celui d'un impossible à dire) » (p 167).», événement « interdit à la transmission, c'ad à la symbolisation, à la déperdition et à l'oubli... (p169), Car « qu'une parole fasse défaut à l'endroit d'un événement (ou d'un frayage théorique singulier),

c'est alors que le fait événementiel se vide de sa signifiante pour se réduire à un isolat énigmatique »
(p 169)

L'analyse s'offre alors comme un lieu où « *cela [l'événement comme isolat énigmatique] peut se constituer en ce qui peut **devenir objet d'un dire** dans l'analyse, susceptible ensuite de se constituer en **événement psychique** »* (p 168). Entendons bien qu'il ne s'agit pas de « psychiser » ou psychologiser le social au sens de traiter le réel du collectif même en le rabattant sur l'individuel : ce qui est du ressort de la situation dyadique de la cure (analyste/analysant) dans ses limites spécifiques (cure qui en ce sens n'est pas politique, même si elle peut « résonner » avec la dimension politique), c'est de faire émerger du sujet là où il n'y a que de l'assujetti : « ... *nous nous devons d'entendre (b.a-ba de la cure) ce qui, quoique survenu à la génération précédente, apparaît dans le ici-maintenant que déploie le temps de la séance... traiter « je suis cela » **en passant par** « je suis ceux-là », pour introduire dans le prédicat une discontinuité généalogique qui romprait avec la confusion des générations et des sentiments »* (p172).

3. Faute de temps mais surtout parce que dans ce texte ce n'est qu'allusivement évoqué, quelques mots seulement pour terminer sur la troisième situation ou dimension où la question de l'actuel prend valeur : hors psychanalyse (quoique éventuellement articulé à elle), il peut se passer des processus qui permettent plus ou moins de tels passages de l'acte, par l'écriture en particulier (on peut penser à Vanessa Springori, Edouard Louis, Alice Zeniker, Marion Whyte et tant d'autres...). Sur le plan plus strictement politique, J.H. fait allusion à ce passage par le « *pertuis théorique de Marx* » qu'il développe ailleurs et qui suppose un long mouvement de « transfert » d'une langue à l'autre, certes pas sans un travail d'analyse, ni sans écriture, pour en venir à bout. Certains événements, de la vie individuelle ou collective, peuvent (ou pouvaient ?) aussi occasionner de telles actualisations, tous les événements ne sont pas traumatiques. Mais ce serait un autre travail de l'élaborer.

Je ne retiendrai que ce que Jacques Hassoun évoque vers la fin avec semble-t-il un soupçon d'effroi, et qui rejoint d'ailleurs de sombres pressentiments que Lacan après 70 paraissait parfois envisager, ou que les « prophètes punk » annonçaient comme « no future », à savoir d'arriver à une *époque* qui pourrait non seulement rendre la psychanalyse comme telle impossible ou du moins improbable mais plus généralement rendre improbable tout processus d'actualisation, c'est-à-dire de reprise et transformation d'un passé dont faire trace vers un à venir à ouvrir dans l'actualité d'un présent non réduit à son instant spectaculaire (et spéculaire ?). C'est ce que Bernard Stiegler appelle « *une époque qui n'est pas une époque* », celle où nous pouvons craindre d'être embarqués, peut-être moins *asujettisante* que *désujettisante*, et qui rendrait à la limite obsolète l'exemple des générations précédentes comme celle de Jacques Hassoun et la nôtre pour s'efforcer de subjectiver, de se dégager du non-humain qui sera arrivé, des catastrophes qu'on a pu déjà traverser, au XX^e siècle en particulier... Ce qui rejoindrait *in fine* l'objet ultime du questionnement de notre groupe ?

P 173 : « *La psychanalyse est-elle pensable quand se défait le contrat social ? Si une Cité cesse de l'être... que serait la psychanalyse en acte ?... Certes des analysants pourront toujours s'allonger sur le divan, mais à quel prix ? En d'autres termes, y a-t-il une psychanalyse des catacombes ?... Rien n'est moins sûr, et c'est mon hypothèse, dès lors que le tissu social manifeste le primat de l'imaginaire, le primat du spéculaire (face à face haineux doublé de rationalisation frappé du coin dudit bon sens), l'effet-sujet suscité par la Cité est mis à mal, cependant que les signifiants qui un par un dans la chaîne signifiante représentent le sujet ne sont pas sans connaître l'entame d'un réel et d'un déni propre à concourir à l'assujettissement du sujet ».*